

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

REVUE RELIGIEUSE DE L'UNIVERS

Si trop souvent l'esprit et le cœur des chrétiens sont affligés par le spectacle de l'impiété et de l'indifférence qui règnent autour de nous, si parfois au milieu de la lutte incessante dont nous supportons l'effort, il nous arrive de lever vers le ciel nos regards attristés et de gémir sur les scandales dont nous sommes les témoins ; de grandes consolations aussi nous sont réservées ; de nobles exemples viennent raffermir notre courage et bien des triomphes nous dédommagent de l'ardeur et des fatigues du combat. Placés en quelque sorte à l'avant-garde du catholicisme, heureux de supporter le poids du jour et de la chaleur, fiers de mettre au service de notre sainte Eglise, aux ordres du vicaire de N. S. J.-C. et de nos évêques, le dévouement absolu de nos intelligences et de nos volontés, nous tournons avec bonheur les yeux vers les progrès de la foi chrétienne dans tout l'univers et particulièrement dans notre France, trouvant dans les joies de l'Eglise la récompense la plus douce de nos faibles travaux. Tous les fidèles sont solidaires, et si nous partageons toutes les douleurs de nos frères, chaque nouvelle qui nous apporte le récit de quelque bienfait nouveau de la religion, de quelque retour éclatant à ses lois divines, de quelque œuvre enfantée par son inépuisable charité ; est saluée par nous avec bonheur et comme une gloire personnelle.

C'est donc avec un sentiment de pieuse allégresse que nous enregistrons les faits qui nous sont révélés et qui attestent les conquêtes continuelles de l'esprit de foi et de miséricorde, parmi les hommes. Si quelquefois, les exigences de la polémique nous forcent à ajourner les récits que nous recevons, nous ne nous résignons à cette nécessité qu'avec peine et nous nous faisons un devoir de saisir la première occasion qui s'offre à nous pour communiquer à nos lecteurs les détails édifiants qu'apprécie leur piété.

Ainsi notre correspondance nous apprend d'abord que, dans un grand nombre de diocèses, des missions ont été prêchées soit à la fin de la sainte quarantaine, soit dans les jours de grâce qui l'ont suivi, et que dans les villes comme dans les campagnes elles ont été fertiles et admirables en résultats. Partout la sollicitude pastorale s'est déployée avec ce zèle, avec cette activité, avec cette infatigable ardeur qui fait l'honneur de l'épiscopat français. A peine rentrés de leurs visites diocésaines et sur le point de reprendre ces courses apostoliques, nos évêques ont profité de l'intervalle qui leur était laissé pour animer de leur présence les exercices salutaires des retraites et des stations offertes à diverses villes de leurs diocèses. Rien ne les a retenus, ni la saison mauvaise, ni les difficultés de la route, ni l'âge, ni les infirmités.

Puis ce sont des paroisses, des villes, des bourgades où la parole évangélique a été apportée avec une solennité inaccoutumée, et où cette semence céleste a germé des fruits de salut et de régénération. A Laon, dans cette église, jadis le siège d'un évêché fondé par saint Remy, objet des soins paternels de Mgr l'évêque de Soissons, un des vicaires-généraux, M. l'abbé de Garcignies a donné une retraite qui a conduit un grand nombre de fidèles du pied de la chaire au tribunal de la pénitence et à la table sainte. A La Fère, ville importante par l'école d'artillerie qui y est établie, le même empressement et les mêmes preuves de conviction et de piété se sont fait remarquer. A Bromont-la-Mothe les missionnaires du diocèse de Clermont-Ferrand ont opéré des merveilles. La foule était si nombreuse que l'église ne pouvait la contenir et que plusieurs fois il a fallu prêcher en plein air, dans le cimetière. Mgr l'évêque de Clermont a présidé aux derniers exercices : onze cents hommes ont reçu la sainte Eucharistie des mains de leur vénérable pontife. Pendant le cours de la mission trois communions générales ont eu lieu et elles ont réuni plus de 18,000 hommes et de 3,000 femmes. Une plantation de croix a terminé la station ; le pieux prélat a béni l'image du Sauveur, et le lendemain, au pied de ce nouveau monument de la foi des fidèles, Sa Grandeur a donné la confirmation à plus de 900 personnes, parmi lesquelles on remarquait des vieillards octogénaires. Il est difficile de peindre les sentiments de respect, de reconnaissance et d'amour qui accompagnent nos évêques dans ces touchantes solennités. Leur arrivée est un jour de fête, leur passage une marche triomphale. Quand Mgr l'évêque de Montpellier s'est rendu, il y a peu de temps, à la Livinière, trois arcs de feuillage, surmontés d'écussons à ses armoiries, ornés d'inscriptions, de fleurs et de guirlandes avaient été dressés depuis les abords de la ville jusqu'à la porte de l'Eglise. Des chœurs de musique précédaient le cortège, toute la population était rassemblée, les autorités civiles complimentèrent le prélat ; jamais roi ni prince ne fut reçu avec tant de pompe et d'enthousiasme. Aux Clermais, près de Sens, une croix a été plantée, toujours au milieu d'un

concours considérable de fidèles ! Cette piété et cet empressement, dit notre correspondant, protestent contre les préventions que l'on cherche à exciter contre l'esprit de foi et de religion des habitants de cette contrée.

Dieppe a eu aussi ses jours de recueillement et de fête. Deux communions générales ont terminé la retraite donnée dans les deux églises de Saint Jacques et de Saint-Remy. Dans cette dernière paroisse, deux mille personnes se sont approchées de la sainte table. La semaine précédente, une retraite avait été prêchée pour les enfants. Dans des entretiens merveilleusement appropriés à leur âge et à leur intelligence, ces jeunes chrétiens avaient été instruits de tout ce qu'ils doivent à Dieu, à leurs parents, à eux-mêmes et de tout ce que la société attend d'eux. Salutaire pensée qui pré-munit d'avance la nouvelle génération contre les dangers qu'elle rencontrera, et qui la prépare aux diverses situations que la Providence lui réserve. Belle et sérieuse initiation à la vie sociale, qui rappelle et met en pratique cette pensée d'un homme d'Etat illustre : "Un bon chrétien est toujours un bon citoyen."

Mais le zèle apostolique ne s'étend pas seulement aux hommes que le monde honore et garde dans son sein ; il va chercher les malheureux et les coupables rejetés et flétris par la société qu'ils ont outragés. Il descend dans le cachot du prisonnier ; par ses exhortations, il relève cette âme dégradée ; par ses enseignements, il rend l'espoir à ce cœur corrompu et abandonné ; par ses prières, il lui donne le repentir et le réhabilite aux yeux de Dieu. Certes, il est peu de tâches aussi pénibles, aussi laborieuses, et par cela même aussi dignes du clergé de France, que les missions dans les maisons centrales de détention. L'autorité civile a compris et toute la difficulté de cette œuvre et l'importance extrême qu'aurait son résultat. L'église bénit le dévouement de ceux de ses enfants qui n'ont pas reculé devant l'accomplissement d'un pareil ministère, et les catholiques sont heureux d'une tentative qui, en ramenant à Dieu de nombreux pécheurs, glorifie la puissance de la religion, et prouve qu'elle seule a le secret de régénérer les âmes souillées. Déjà, il y a quelques mois, une retraite prêchée à Poissy par M. l'abbé Laroque, aumônier des Invalides, avait eu un plein succès. Plus de 300 détenus s'étaient approchés des sacrements, et Mgr l'évêque de Versailles avait eu la consolation de distribuer le pain eucharistique et l'onction sainte de la confirmation à ces coupables repentants. Encouragé par cet heureux essai, M. l'abbé Laroque a continué son apostolat, et onze jours durant, il a évangélisé les détenus de Melun. Dès le principe de ses instructions, M. l'abbé Laroque leur avait déclaré avec fermeté qu'il ne venait s'occuper que de leurs intérêts spirituels ; qu'ils n'avaient à attendre de son intervention aucune espèce de faveur, et que l'hypocrisie ne servirait à rien. Dès le second jour, sur 500 hommes qui assistaient aux exercices, 101 avaient demandé à se confesser : les demandes, faites par écrit, étaient déposées dans une boîte destinée à cet usage. Mgr l'évêque de Meaux et venu clore les exercices de cette pieuse mission. 306 prisonniers, précédés de trois gardiens, ont reçu la divine eucharistie des mains de Sa Grandeur, et 170 ont été confirmés. En terminant sa relation, notre correspondant ajoute ces lignes renfermant un vœu auquel nous nous associons avec empressement : "Nous, dit-il, nous qui avons été témoin de ces merveilles, nous le disons avec une conviction profonde : l'œuvre à laquelle s'est voué avec tant de charité et de désintéressement M. l'abbé Laroque, est une œuvre que Dieu veut ! Puisse-t-il donc, toujours efficacement secondé par l'autorité administrative, la consolider et la perpétuer !"

Terminons maintenant en passant nos frontières, et réjouissons nous de voir les fruits bénis de la prière et de la parole se répandre partout à la voix de ces prêtres tant calomniés, tant persécutés et qui ne répondent à l'insulte que par l'humilité, à la haine que par les bienfaits. On nous écrit de Chambéry : Grâce à la vigilance de notre premier pasteur, nous venons de participer à un exercice d'édification que nous voyons se renouveler fréquemment dans vos villes de France, et que s'empressement de suivre, chacune à leur tour, les différentes classes de vos populations. Mgr l'archevêque a voulu commencer, cette fois, par les offrir aux dames. Les religieuses du Sacré Cœur de Jésus, informées des intentions de Sa Grandeur, se sont hâtées de mettre à sa disposition leur église terminée depuis peu, et tout à propos pour cette circonstance. C'est là que devant une assemblée nombreuse et attentive, le cours des instructions a été donné par un père de la Compagnie de Jésus. Pour nous, nous n'oserions louer le prédicateur, sachant bien que sa récompense, comme son éloge se sont trouvés dans l'assiduité constante d'un

auditoire auquel il a laissé de profondes et durables impressions. Toutes les personnes qui avaient suivi ces pieux exercices ont pris part à la communion générale ; et quand il a fallu se quitter, on ne l'a fait qu'avec le désir de se rencontrer de nouveau rassemblés dans les mêmes sentiments, et qu'avec l'espoir de voir ce bienfait de la retraite, reçu avec reconnaissance, s'étendre à d'autres, et produire en eux les mêmes grâces et le même bonheur.

Voilà quelques traits comme nous en apporte le courrier de chaque jour. Ces nouvelles-là ne font pas hausser ni fléchir les fonds publics ; elles ne remuent ni les passions politiques ni les intérêts mercantiles ; elles sont traitées avec indifférence par beaucoup ; elles allumeront la colère de quelques uns. Certains esprits rétrogrades en seront alarmés ; le *Constitutionnel* criera aux jésuites et aux missions. Mais le courroux des uns passera comme les frayeurs des autres ; les clameurs voltairiennes n'ont plus d'échos que dans la tombe ! et le catholicisme poursuivra sa divine carrière, faisant le bien partout, guérissant les malades d'esprits et reconstituant peu à peu les éléments de l'ordre, de la paix, de la société ici-bas, en même temps qu'il conduit les hommes à leurs glorieuses et immortelles destinées.

#### BULLETIN.

##### *Nouvelles d'Europe.—Spectacles.*

Monseigneur a consacré samedi un autel à Ste. Thérèse et un autre à St. Martin dimanche dernier. S. G. est revenue hier à Montréal.

Nous avons reçu par l'*Acadia* des nouvelles d'Europe. L'Espagne et l'Irlande, voilà les deux grandes préoccupations politiques. Et c'est à bon droit, car ces deux pays, selon le résultat de leur réciproque agitation, peuvent donner la paix ou la guerre à l'Europe. L'Angleterre est sérieusement intéressée dans ces deux contrées, et dans ce moment elle se trouve dans la situation la plus critique vis-à-vis de l'une et de l'autre. L'incertitude de l'avenir, l'éventualité moins calculable que jamais des évènements qu'il doit enfanter, jettent dans ses conseils un trouble, une incertitude, une timidité même qui n'est pas dans ses habitudes et qui frappe les moins attentifs. A l'occasion de l'Irlande sir R. Peel s'est trouvé obligé par une nécessité de position impossible à décliner, de répondre à un acte d'accusation énergiquement formulé à la chambre par plusieurs députés irlandais. On attendait avec anxiété la réponse du ministre qui devait être celle de la majorité du cabinet. C'était pour lui l'occasion la plus belle de se montrer généreux et libéral, si la politique de conciliation qu'on lui attribue avait triomphé dans le conseil, ou bien de faire acte d'habile politique et d'adroit diplomate dans le cas contraire. Il n'a fait ni l'un ni l'autre selon nous. Et ce sera un document curieux que la réfutation que ne manquera pas de faire O'Connell du discours-ministre de son adversaire. Sir R. Peel nous a paru d'une pauvreté et d'une faiblesse extrême dans le commencement de son argumentation. Il avait malheureusement à défendre la plus mauvaise cause du monde : justifier le conduite de l'Angleterre vis-à-vis de l'Irlande sous le double rapport politique et religieux, non seulement sous son ministère actuel, mais sous les ministères et les gouvernements précédens ; la tâche était rude et le succès évidemment désespéré. Aussi se débattit-il plein de défiance au milieu de petits moyens, de pitoyables excuses qui ne prouvèrent qu'une chose, l'accablante vérité de l'accusation, qui semblait, dans cette séance solennelle, peser de tout son poids sur l'infortuné avocat de la couronne, qui devait en sentir mieux que personne l'énormité. En effet, quelle position pour un ministre que de se trouver d'un côté en face d'un peuple entier qui demande une justice qu'on reconnaît universellement lui devoir, et de l'autre chargé des intérêts d'un gouvernement qui se suicide s'il fait droit à ces demandes ! Ajoutez que la marche qu'il doit suivre n'est nullement tracée, qu'il est à la merci de ses ennemis, et que s'il déserte son poste ou qu'il succombe en le défendant, ce sera sans gloire dans tous les cas. Telle est la situation du ministère anglais. Malgré la diplomatie de langage que dut employer sir R. Peel dans cette circonstance, il fut cependant obligé d'être assez explicite pour déclarer nettement que le gouvernement était résolu DE NE JAMAIS ACCORDER LE RAPPEL DE L'ACTE D'UNION NI AUCUNE MODIFICATION EN CE QUI CONCERNE L'ÉGLISE ÉTABLIE ET SES REVENUS. Il termina son malheureux plaidoyer par une prière aux catholiques dans laquelle il essaie de leur persuader qu'ils sont Anglais avant d'être catholiques et Irlandais : c'est fort.....! Mais cette péroraison démontre, outre la faiblesse, la peur qu'éprouve le gouvernement et que malgré son envie il ne saurait plus dissimuler. O'Connell saura profiter de tout cela, et sa puissance aux dernières dates, étaient plus grande et plus menaçante que jamais.

Nous donnerons successivement quelques discours remarquables du grand agitateur, et dans notre prochain numéro celui de R. Peel.

Il n'y a que huit jours, nous disions qu'Espartero ne pouvait plus désormais se relever de l'impopularité que lui avait faite sa conduite, que son reste de puissance ne pouvait plus que décroître, que ses soldats mêmes, le dernier appui qui lui fût resté fidèle, ne consentiraient plus longtemps à être les lieuteurs d'un tyran et qu'ils se souviendraient qu'ils étaient Espagnols afin de cesser d'être bourreaux. Tout ce que nous avons prévu est arrivé et beaucoup plus promptement que nous ne l'espérions, car au moment où nous disions nos prévisions les faits étaient accomplis. Le soulèvement n'est plus borné à quelques provinces isolées, il est devenu général, il se propage d'un bout du royaume à l'autre ; et l'on compte à présent, non plus les provinces restées fidèles au régent, mais les villes qui ne se sont pas encore soulevées et les personnes qui ne l'ont pas encore abandonné. Les troupes de terre et de mer se sont détachées en masse de son parti pour se réunir aux généraux du parti opposé. Madrid est en état de siège. On ne compte plus guère que Cadix, qui soit demeurée entièrement fidèle. On se souvient qu'Espartero était parti de la capitale avec une grande confiance de comprimer bientôt la révolte. Il comptait sur ses succès précédens et sur le dévouement de ses généraux et de son armée. Des premiers, il ne lui reste que ceux dont les excès ont fermé la voie à tout retour et qui, repoussés de tous les partis, ne peuvent plus être que de celui du tyran dont ils défendront la cause jusqu'à la dernière extrémité. A peine le régent avait-il franchi les murs de Madrid pour marcher sur Valence, qu'il apprit que le foyer de l'insurrection n'était plus seulement en Catalogne, mais qu'il se trouvait entouré de toutes parts d'ennemis, en même temps que les défections multipliées dans les régimens menaçaient de le livrer à la merci de ceux qu'il allait combattre. Il voulut se replier pour opérer sa jonction avec les corps de Zurbano et des autres généraux qui étaient restés fidèles : il n'était plus temps, et aux dernières dates, il se trouvait dans la position la plus critique, séparé de la capitale et de ses principales forces, bloqué en quelque sorte au milieu de son armée, isolé et fugitif. Nous ne serions pas surpris d'apprendre par les prochains arrivages qu'il ait abdiqué son autorité pour sauver sa vie ; et dans ce cas même nous ne pensons pas son salut assuré, car le peuple espagnol a de sanglantes et terribles représailles à exercer ; et si Espartero succombe, il ne pourra conserver ses jours qu'en se vouant à l'exil. On a craint que le projet des espartéristes ne fût d'enlever la jeune reine pour la transporter dans quelque ville éloignée et demeurée fidèle, à Cadix, par exemple. Mais outre qu'un coup d'état semblable est une mesure désespérée dont l'effet n'est pas certain, l'exécution en est à présent à peu près impossible. Les évènements se sont succédés avec tant de rapidité qu'ils n'ont pas laissé le temps au gouvernement de rien prévoir et de prendre aucune mesure de sûreté générale.—Telle est en ce moment la situation de la péninsule. Devons-nous nous en applaudir ? Nous n'o-erions encore le dire. Car bien que le mouvement soit dirigé contre l'oppression et l'injustice, on ne sait encore ce qui va surgir de cette guerre de la liberté contre la tyrannie. Ce n'est pas tout de détruire, il faut réédifier ; et que mettra-t-on à la place de la régence actuelle ? Les gouvernemens qui ont précédé celui d'Espartero ne nous ont laissé aucun regret : s'ils n'ont pas commis toutes ses fautes et tous ses crimes, ils les ont préparés, et ils ne sont pas exempts de blâme. Ce n'est donc pas une restauration pure et simple qu'il faut à l'Espagne. D'ailleurs tous ces vaillans généraux, ces hommes d'état, ces villes et ces provinces héroïques qui ont secoué le joug, étaient d'accord et unanimes pour conquérir leur liberté ; mais le seront-ils pour en faire un bon et saint usage ? Voilà ce qui, la chute du régent supposée un fait accompli, fait la préoccupation des amis de l'ordre, de la religion, de la liberté et du bonheur en Espagne. Quant à l'Angleterre elle a perdu là tous ses frais et toute son influence ; et ce n'est pas un des moindres chagrins et des moindres embarras de son ministère. O'Connell qui s'en réjouit saura bien nous le dire.

Il y a longtemps que nous nous sentons pressés par l'intérêt et l'honneur de notre pays de nous élever contre les spéculations immorales que font parmi nous cette foule d'étrangers avec leurs théâtres, leurs cirques, leurs serinnettes, leurs marionnettes, leurs singes, leurs cochons savans, etc. etc. Mais pour être tardives, nos réflexions n'en sont pas moins opportunes ; car voici que les journaux nous annoncent pour le 12 un soi-disant opéra français, et

pour le 14 un cirque tout-à-fait olympique, deux fléaux à la fois. Ce n'était pas assez d'avoir rempli depuis plusieurs mois les poches de nous ne savons combien d'acteurs, d'avoir nourri des troupes de fainéants, gros et gras, qui assourdisaient nos rues des sons criards de leurs sérinettes, il nous fallait subir encore des roucouades nouvelles, et des danseuses, et des acrobates sous toutes les formes. Vraiment le Canada est un heureux pays, tout le monde cherche à lui plaire et à le divertir. Il faut que nous ayons à l'étranger une singulière réputation, pour que tous les baladins des deux mondes viennent ainsi avec une confiance assurée exploiter nos poches et notre hospitalité. Et sur cet objet nous dirons toute notre pensée sans crainte et sans réserve aucune; car nous sommes sûrs d'être approuvés par les gens sages et amis de notre pays. Il y a plus, c'est que de notre part c'est un devoir de nous élever contre les abus de quelque nature qu'ils soient et de quelque part qu'ils viennent, en sorte que nous mériterions le blâme en ne signalant pas ceux surtout que la morale et la religion condamnent. On a dit cent fois avant nous et cent fois mieux que nous ce qu'il fallait penser des spectacles: nous ne répéterons pas ce que les moralistes de tous les siècles ont écrit touchant le danger de cette sorte de plaisirs. D'ailleurs l'opinion et la morale publique parmi nous ont fait suffisamment justice de ces divertissemens. C'est donc sous un autre rapport que nous les envisageons en ce moment. Et d'abord sommes-nous donc assez riches, notre pays est-il donc si prospère, que nous puissions payer sans remords des troupes de comédiens et de jongleurs? Les ronds de jambe d'une danseuse, les fioritures d'une chanteuse, les cirques et les m<sup>o</sup>riettes sont-ils donc choses si nécessaires et si précieuses que nous dussions les payer de notre dernier écu, lorsqu'autour de nous nous entendons crier misère et famine? Et qu'on ne nous dise pas que tous ceux qui vont là sont riches, ont du superflu, et qu'ils sont maîtres de leur fortune et de leurs plaisirs. Nous contestons cette assertion que tous ceux qui fréquentent les spectacles soient des gens riches: nous en appelons avec confiance aux spectateurs eux-mêmes. Nous contestons davantage encore qu'ils puissent ainsi enlever à tant de pauvres, à tant d'œuvres utiles des secours et des biens auxquels ils ont aussi, pensons-nous, des droits inaliénables. Eh quoi! l'on prodiguera pendant quelques heures l'or et les applaudissemens à des gens dont le mérite, quand ils le possèdent, est d'exciter de fausses douleurs ou de factices joies, et l'on n'aura au sortir de là que des refus et de l'insensibilité pour les douleurs vraies, navrantes que l'on rencontrera sur son chemin! Et voilà pourtant ce qui arrive. N'avons-nous pas vu des personnes remplir la sébille d'un montreur de singes, et refuser l'instant d'après l'aumône à une pauvre vieille femme qui n'avait peut-être pas mangé depuis deux jours, qui n'avait personne sur la terre pour prendre en pitié sa misère? Non, toutes vos richesses ne vous appartiennent pas. Tant qu'il y aura des pauvres à soulager, des orphelins à nourrir, des malades à secourir et à visiter, des œuvres charitables à entreprendre et à terminer, ni votre argent, ni vos loisirs ne seront entièrement à vous. Puis où vont ces sommes que l'on jette chaque soir à des acteurs? Car ne pensez pas que ce soit par amour et par estime pour vous que cette gent noyée vienne vous vendre des plaisirs. Elle a beaucoup d'estime et d'amour pour votre or; elle en fait cas bien autrement encore que de vos bouquets et de vos couronnes. Pour elle la ville la plus civilisée et la plus digne de considération, est celle qui paie le mieux. Et le prix dont on a payé ses roulettes où va-t-elle le dépenser? partout ailleurs que dans le pays où elle l'a gagné. Quand les jambes devenues raides ne peuvent plus cabrioler devant un parterre ébahi, quand les mâchoires ébréchées ne peuvent plus réciter proprement une tirade sentimentale, quand les rides ne peuvent plus se dissimuler par le crépissage d'un perruquier, chacun de ces comédiens va s'asseoir sur ses couronnes fanées et rire, en mangeant son revenu, des bonnes gens qu'il a fait rire ou pleurer autrefois.

On nous dira peut-être que nous prêchons la barbarie, que nous avons des idées rétrogrades, qu'il faut encourager les arts et les talens, que la gloire des artistes (et Dieu sait comme on prodigue ce nom) fait celle d'un pays, et bien d'autres choses encore, car que ne dit-on pas? Nous répondrons que quand il en serait ainsi que l'on dit, ce reproche ne nous toucherait guères, quand la religion et la morale nous tracent notre ligne de conduite. Mais nous sommes loin d'accepter le reproche d'être moins soucieux de la gloire nationale que ceux qui nous en accuseraient ici. Et d'abord où sont ces talens, ces immortels artistes dont la gloire doit déteindre un peu sur le Canada? Ce sont

météores annoncés bien des fois, invariablement à chaque saison, mais qui sont à venir encore, pensons-nous. Ayons donc la sagesse et la modestie de croire que des artistes dignes de ce nom ne viendront pas s'asphixier dans des salles enfumées, pour mendier les applaudissemens d'un parterre trop peu nombreux pour payer leurs talens. A notre époque surtout les artistes sont les meilleurs spéculateurs du monde, et un talent véritable, capable de se faire jour en Europe, ne viendra pas se fourvoyer ici, où un si petit nombre d'admirateurs pourra l'apprécier et le récompenser. Ils connaissent mieux que cela leur arithmétique et le calcul différentiel. Et au fond nous en bénissons Dieu, car dans la situation financière où nous sommes, le sort de Rome qui demandait du pain et des spectacles ne nous paraît pas assez digne d'envie, pour que nous souhaitions à nos théâtres plus d'attraits et à nos concitoyens plus d'encouragemens pour ces importations. Ce n'est donc pas une gloire véritable et encore moins une gloire nationale qui résulte pour nous de ces spectacles sans fin. Nous rougissons au contraire de voir que ces spéculateurs étrangers doivent avoir pris de nous une idée bien peu honorable en comptant nous faire admirer et payer bien cher leurs médiocrités. Et chaque applaudissement qu'on leur donne, chaque écu qu'on leur jette, nous semble une flétrissure à l'honneur national et un vol fait à notre pays. Oui, nous serions moins sévères, si des enfans du sol s'élevaient à ce point que de se donner en spectacle sur des planches, croyaient trouver leur gloire à divertir chaque soir des spectateurs dont ils sont devenus la chose et qui ont acheté le droit de les siffler. Cette gloire, puisque gloire va, quelque pauvre et quelque minime qu'elle fût, serait indigène et nous coûterait moins à pardonner. Mais que des talens qui n'ont de réalité que dans les réclames, que des nullités pitoyables dans des genres dont chacun peut connaître la valeur, viennent de l'étranger voler les applaudissemens de nos jeunes hommes et escamoter l'argent de la bonne ville de Montréal; voilà ce que nous ne pouvons ni comprendre ni tolérer. Mais dira-t-on encore, ce sont plaisirs à la mode, c'est un mal nécessaire et que ni vos sermons, ni vos critiques n'empêcheront. Ils étaient aussi à la mode dans Rome aux jours de sa décadence; ils sont aussi à la mode dans Paris, dans Londres, dans les villes les moins morales de l'Europe; il est aussi à la mode de nouer là des intrigues dans le goût de celles qu'on applaudit; et il faut que les commissaires de police se multiplient pour ces heures et ces lieux-là, afin que la sécurité de la société ne soit pas en danger. On a dit aussi dans tous les tems que les théâtres étaient un mal nécessaire, et on le dit de choses bien plus honteuses, vous le savez. S'ensuit-il que les moralistes des tems anciens et modernes aient fait acte de folie en les condamnant? S'ensuit-il qu'il faut applaudir à tout le mal que les passions déclarent nécessaires? On n'oserait le dire sans doute, et voilà pourquoi nous croyons faire acte de haute raison et de moralité en nous élevant contre des spéculations immorales et des réclames qui en sont les complices, avec une parfaite assurance. Pour l'honneur et l'intérêt de notre pays, gardons nos applaudissemens, notre encouragement, notre or pour des œuvres plus dignes et plus profitables. Eh quoi! n'y a-t-il plus de pauvres à secourir, d'industrie à favoriser, de nobles entreprises à protéger, de bien réel à faire parmi nous? N'y a-t-il plus même de plaisirs et de légitimes divertissemens à trouver chez nous, sans qu'il soit besoin d'appeler d'avidés histrions à notre secours? Sommes-nous si blasés déjà sur les joies pures et vraies de la famille, de l'amitié, des cercles intimes, que nous ne puissions plus être éveillés que par les émotions de ces plaisirs factices et payés aux étrangers? N'y a-t-il plus de livres pour nos jeunes gens, n'y a-t-il plus rien à voir, plus rien à apprendre et à étudier, n'y a-t-il plus de sociétés et de causeries scientifiques, morales et littéraires pour venir en aide à leurs loisirs? Des plaisirs! Eh, faites donc le dixième du bien que la providence de Dieu, et votre position, et votre fortune, et vos talens, et vos bonnes qualités, et votre cœur mettent à votre portée et sous votre main, et vous aurez des plaisirs qui combleront votre ame d'un bonheur inconnu et toujours nouveau. Des plaisirs! Vous en avez en abondance à côté de vous, il ne s'agit que de les cueillir. Et ce qui est plus précieux, c'est qu'ils ne coûteront ni argent ni remords, c'est que votre pays en goûtera les fruits avec vous, en bénira Dieu pour vous. Ainsi, par intérêt propre, et par amour de la gloire et du bonheur de votre patrie, n'encouragez pas des étrangers qui viennent spéculer sur des passions qui, Dieu merci, ne sont pas encore si universellement les nôtres, que nous ne puissions leur dire qu'ils se sont trompés de chemin, et qu'ils n'ont rien de commun avec nous.

Québec 4 août.—Mgr. de Québec a fini sa visite hier au matin à Matane et il s'est embarqué au même lieu hier à 10 heures dans l'*Unicorn* avec les messieurs qui l'accompagnaient : MM. Dumoulin, Carrier, Têtu et Langevin. *Canadien.*

## NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

—Mercredi, deux du présent, Edmond-Henri Forbes, Toussaint Trudeau, Théodore Beaudry, Napoléon Robillard et Jean-Baptiste Homier, élèves de Mr. l'abbé Duchaine, ont soutenu un examen long et solide, sur les principes de la langue française et sur l'Arithmétique raisonnée.

Les deux premiers ont répondu en outre, sur une partie notable de la Géométrie : ils ont donné la démonstration du carré de l'Hypoténuse, et de plusieurs autres théorèmes : ils ont résous plusieurs problèmes compliqués. Ils ont déterminé par eux-mêmes, en réfléchissant sur les principes, le rapport qui se trouve entre le cercle et le carré inscrit ; ils ont trouvé aussi, une quadrature du cercle approximative, qui ne diffère que bien peu de celles d'Archimède et d'Adrien Métius.

*Aurore.*

Retour du Dr. Rolph.—Nous avons beaucoup de plaisir à annoncer, dit l'*Examiner*, que son Excellence Sir Chs. Metcalfe a accordé le pardon aux Dr. John Rolph, Dr. Chs. Duncombe, et Mr. John Montgomery. Nous espérons que la clémence s'étendra sur tous ceux qui souffrent encore sous le joug de l'expatriation car, c'est en rendant à des parents et amis ceux qui leur sont séparés, qu'une administration ne peut manquer de se faire bénir par tous ses sujets en général. Espérons que bientôt nous aurons encore le plaisir d'annoncer le retour d'autres victimes du malheureux temps passé.

*Idem.*

—Nous n'avons pas été peu surpris de trouver au magasin de notre industriel compatriote, M. Boivin, divers articles de bijouteries fabriqués dans ses ateliers. Mais l'objet qui fixe le plus l'attention est une épingle en or représentant Napoléon, non pas comme celles qui ont déjà été importées ici, mais Napoléon vêtu de sa redingote si célèbre et coiffé de son petit chapeau, etc. Il est si ressemblant qu'on ne peut s'y tromper. Ce travail est d'un fini achevé et ferait honneur aux meilleurs ouvriers d'Europe. Puisqu'il faut porter de ces objets de luxe, mieux vaut faire usage de ceux qui sont fabriqués dans le pays. Il s'exécute maintenant en Canada un grand nombre d'objets qui nous étaient pour ainsi dire inconnus autrefois. Les manufactures et l'industrie se développent tout doucement parmi nous, mais ses progrès sont bien lents. Combien d'articles on nous importe d'Europe qui pourraient être faits ici.

*Minerve.*

IRLANDE.

Nouvelle assemblée pour le rappel de l'union.—O'Connell à Clare.—Dublin, 17 juin.—La foule qui a assisté à la grande démonstration de Clare, était accourue de divers points, même éloignés. On y voyait des habitants de Limerick, Tipperary, Kerry et Galway. La rivière du Livier Shannon était encombrée de bateaux transportant des repealers pressés à Clare. Comme c'était jour de fête religieuse, dans beaucoup de localités la messe avait été dite dès trois heures du matin, afin que la population pût, après avoir assisté au service divin, prendre le chemin de Clare et se mettre en route de très bonne heure. Les prêtres et le clergé de chaque paroisse dirigeaient cette foule l'exhortant à ne commettre aucun acte de violence. Les musiciens des sociétés dites de la Tempérance faisaient partie du cortège. A l'entrée de la ville d'Ennis, avaient été dressés des arcs-de-Triomphe avec des inscriptions en gros caractères. On y lisait : "Attention, voici le héros victorieux qui s'avance : Repeal ! repeal ! repeal ! L'Irlande pour les Irlandais, et les Irlandais pour l'Irlande."

Le libérateur, qui avait passé la nuit à la résidence du docteur Costelloe, est parti mercredi matin pour Limerick avec l'honnête Tom Steele et le conseiller O'Leary. M. O'Connell portait une écharpe brodée avec cette devise en lettres d'or : "L'Irlande pour les Irlandais !" Le lieu choisi pour le meeting était l'emplacement des courses de Ballycorce, où avait été dressée une plate-forme pouvant contenir 500 personnes. Au moment où le cortège passait devant la propriété de sir Lucien O'Brien, M. O'Connell avait prié ses amis de décerner à ce digne repealer 3 salves d'applaudissements, et cet ordre avait été exécuté.

Arrivés à Ballycorce, M. Daniel O'Connell, M. Steele, M. Charles O'Connell, le conseiller O'Leary et trois messieurs français (*three french gentlemen*) qui étaient venus le matin voir le libérateur à Deepport et avaient suivi le cortège, montèrent sur la plate-forme aux applaudissements de l'assemblée.

Le fauteuil a été occupé par M. Cornelius O'Brien.

Le président commence par déclarer que le ministère avait perdu la patrie. Il a voulu empêcher les magistrats d'assister aux repeal-meetings, et la faiblesse du gouvernement est démontrée. (On applaudit.) Quant à moi, dit-il en terminant, je suis fier de présider une réunion de 700,000 de mes compatriotes assemblés pour soutenir pacifiquement leurs droits.

Le révérend M. Sheeham applaudit à l'empressement que montre la population, et qui devra faire réfléchir Peel ; sans doute il n'osera pas renouveler les sanglantes tragédies de New-Ross et de Scullabogne. La violence n'est bonne que pour perdre une cause : témoin l'Amérique. Washington triompha de l'Angleterre et accomplit l'indépendance de l'Amérique. L'Irlande n'a rien à envier à l'Amérique : celle-ci a eu son Washington, nous avons notre O'Connell. (On applaudit.)

Il est proposé à l'assemblée une résolution ainsi conçue : "Nous mettons la confiance la plus illimitée dans notre illustre chef O'Connell, et nous lui témoignons toute notre reconnaissance bien sincère pour l'inflexible intégrité et le zèle constant avec lesquels il a toujours soutenu la cause de la liberté de la patrie !" (Applaudissements.)

M. O'Connell se lève et dit :

"Mes amis, écoutez la bonne nouvelle. Le repeal arrive marchant à grand pas, nous allons l'avoir, il ne se fera pas attendre. (On applaudit.—Cris : Tant mieux !) Clare a parlé de nouveau. L'Irlande va redevenir libre ! La voix de Clare s'est fait entendre puissante comme la tempête, prompte comme l'éclair. Son éclat a ranimé la vieille Irlande et fait trembler Wellington de Waterloo, et son confident Peel, le jeune fileur (Allusion à la profession du père de sir Robert Peel.) Hommes de Clare, si je n'ai pas eu l'honneur de naître parmi vous, je vous appartiens cependant. Des membres de ma famille ont versé leur sang pour votre territoire, plusieurs y ont reçu la sépulture. Oui, les restes de mes ancêtres sont à Clare. O'Connell, qui commandait une division d'Irlandais à Anghrim, solide à son poste, y a reçu la mort pour l'Irlande ; il a été inhumé à Inagh dans votre comté. Ses ossements reposent près de vous, mais l'esprit qui l'anima vit encore dans ses descendants, et nous pouvons dire avec le poète : nos amis sont près de nous, les ennemis que nous détestons sont près de nous ! (Applaudissements.) Ces ennemis détestés sont Peel et Wellington. Mais montrez le drapeau qui flotte au sommet de la montagne la plus escarpée de l'Irlande et voyons un peu la main qui osera toucher et abaisser ce pavillon ! (On applaudit.)

"Savez-vous, mes amis, à combien d'hommes j'ai fait entendre depuis quinze jours des paroles de liberté et de légalité ? à deux millions au moins tous aussi sages que déterminés, et à la tête desquels on pourrait vaincre et conquérir l'Europe et l'Asie ! et ce qui fait la force de vos phalanges innombrables, c'est qu'elles n'appelleront pas à leur aide la force physique par l'agression. Si pourtant elles étaient attaquées, elles sauraient s'en servir pour faire bonne défense ! mais il faudrait être vraiment fou pour s'attaquer à un peuple comme le peuple irlandais ! A l'époque où fut adopté le bill d'émancipation, lord Wellington disait dans la chambre des lords que les catholiques ne seraient pas émancipés. Le duc a été célébré par la poésie sous toutes les formes : chansons, stances et ballades, l'adulation les a épuisées toutes ; mais on n'a pas dit que le sang irlandais avait payé toute cette gloire. Le succès de toutes les batailles du duc, toute sa gloire militaire, sont dues à la bravoure des Irlandais. Dans la Péninsule, le duc avait formé une brigade avec trois régiments irlandais, forts de 1,000 hommes, qu'il mit sous les ordres de sir W. Denkin : 800 tombèrent sur le champ de bataille, mais c'était à l'issue d'une victoire, et la gloire de Wellington fut achetée par le sang irlandais ; elle était le prix de ce sang ! On a fait de Wellington un duc pour tout cela, et son premier vote dans la chambre des lords a été contre les catholiques d'Irlande. (Grognement à son intention.) C'est une tache imprimée à son nom, et c'est un devoir de rappeler cette flétrissure devant ceux envers qui il a été ingrat.

"Vous connaissez tous le mot du Chancelier d'Angleterre qui prétend que nous ne sommes pas Saxons. Dieu merci ! nous sommes Irlandais et nous nous appartenons. Remarquez bien la différence qui existe entre notre situation, au moment de l'adoption de l'acte de l'émancipation et notre position actuelle. Il fallait pour l'émancipation un acte du parlement ; pour le repeal, il n'y a pas de nécessité. En vertu de sa prérogative, la reine peut rétablir le parlement irlandais, ainsi que le fit Jacques Ier, lorsqu'il créa 44 bourgs en Irlande. Le moment est venu où la reine peut ordonner que des writs soient délivrés pour les élections au parlement irlandais, et je vous assure que ce n'est pas ici une fiction. Je vous déclare positivement et en toute assurance qu'avec l'aide du nom de la reine, et sans faire un appel au parlement, nous pouvons obtenir le repeal. Si le ministère croit que pour arriver à cette fin, je serais capable de m'attaquer à la loi et à la constitution il s'abuse étrangement, et c'est mal me connaître." (On applaudit.)

Un banquet a eu lieu dans la soirée. Quatre cents convives y ont pris part. Il s'est donné dans l'ancienne chapelle d'Ennis.

M. O'Connell, après un toast porté en son honneur, s'est levé et il a dit :

"Je suis fier, oui, je l'avoue hautement, je suis fier... Je suis fier de cette journée, fier de Clare, de la glorieuse Clare. De Ballycorce, dont le nom dans notre langue signifie champ de bataille, nous avons fait un lieu de paix et de tranquillité : il occupera une noble place dans les annales de l'histoire d'Irlande. Ce qu'il y a de plus caractéristique dans notre réunion, c'est qu'ici il n'est fait aucune acception de la croyance de chacun. Catholiques protestants, presbytériens, dissidents, qu'importe ! Tous, nous sommes Irlandais et des Irlandais calmes et sages ; je puis vous en répondre, moi qui viens d'en voir des milliers se réunir dans l'intérêt de notre cause, sans que l'on pût leur reprocher le moindre excès."

L'orateur revint encore sur la déclaration faite par sir Robert Peel au nom de la reine : il accuse sir Robert Peel d'avoir altéré la vérité. Puis, après avoir dit que les temps de l'Irlande sont arrivés, il s'écrie :

"Irlande ! ô ma patrie ! Ton soleil commence à briller, et ton éclat est beau ; car, ainsi que l'a dit le poète, les nations ont péri et toi tu es jeune encore. Ton soleil se lève au moment où d'autres se couchent, et bien que le joug de l'esclavage ait pu un instant obscurcir le ciel, l'étoile étincelante de la liberté va luire sur toi plus resplendissant que jamais." Applaudissements. Dans cette même réunion, le révérend M. Sheehy a dit qu'il n'était pas

douteux que la rente du repeal serait considérablement accrue en peu de temps, et derrière chaque shelling qui sera versé, s'est-il écrit, il y aura un cœur dévoué à la cause. (On applaudit.)

M. O'Connell. Pardon ! dites deux bras. (On rit.)

Le révérend M. Sheery. Vous avez raison. Trois millions de repealers bien déterminés ne sont pas une force à dédaigner. Bien que j'appartiens moi-même au sacerdoce, je n'hésite pas à déclarer que parmi ces trois millions de repealers qui ne craignent pas Peel et Wellington, il n'en est pas un qui ne soit disposé à verser son sang pour la patrie.

M. O'Connell. Non, pas un ; s'il y en avait un je ne serais pas celui-là. (On applaudit.) Mais croyez bien que John Bull n'attaquera jamais Paddy ; John Bull a de l'argent placé à la bourse, et il perdrait s'il faisait la guerre à Paddy : de 92 les consolidés tomberaient bientôt à 60, et cela ne ferait pas l'affaire de John Bull. (On rit.) Aussi je vous le dis avec toute franchise : il faut qu'ils cèdent (*they must yield*) ; et convaincus ou non de la justice de nos réclamations, ils céderont. (Applaudissement.)

— Nos lecteurs n'ont pas oublié l'engagement pris par un certain membre de la chambre des communes, nommé M. Lane Fox, de demander la révocation du bill d'émancipation catholique. Ce monsieur vient de renoncer à son projet, et voici la lettre qu'il adresse aux *Times*, pour expliquer les motifs de sa détermination :

« Monsieur, quand j'ai retiré la motion que j'avais annoncée pour le rappel de l'émancipation, j'ai dit que je le faisais parce qu'ayant tâté le pouls de la chambre à ce sujet, j'étais arrivé à la conclusion que rien que l'application de sa lancette et une forte saignée ne pouvaient guérir la fièvre qui travaille l'Angleterre et l'Irlande, et qu'il était grand temps que John Bull s'éveillât, jetât son bonnet de nuit, et se mit à agir. M. O'Connell dit qu'il est un homme de paix ; eh ! bien, moi, Monsieur, je vous dis, pour l'information du peuple d'Angleterre, que je suis un homme de bataille, et qu'avant peu de temps je serai jusqu'à la bride de mon cheval dans le sang des infidèles. Il y en a qui disent que cela n'est pas selon l'Écriture, et moi je dis que cela est à chaque page de l'Écriture. J'ai prouvé à la chambre des communes que les élus d'Israël sont implantés dans ce pays, et c'est à eux qu'appartient l'interprétation de la parole de Dieu. Il y a, en Angleterre, des millions de lionceaux tout prêts à devenir des guerriers. Jusqu'à présent, je suis resté enveloppé dans la robe de la folie, et sous ce déguisement j'ai sondé la cervelle de nos gouvernans, et je n'y ai rien trouvé. Maintenant j'en ai fini avec la folie, et je suis un vivant témoignage de ce que dit saint Paul : Que la folie de Dieu est plus sage que la sagesse du monde.

« Vous m'obligerez en insérant cette lettre dans votre feuille. Elle pourra reconforter plus d'un cœur honnête. Des fous pourront en être choqués ; qu'ils le soient et qu'ils aillent au diable (*and be damn'd*) ! »

Cet échantillon du style de M. Lane Fox, duquel au nom les journaux irlandais ont l'impertinence d'ajouter une apostrophe (l'âne Fox), et que M. O'Connell, par un ingénieux anagramme, appelle le renard maigre (*Lean Fox*), rappelle la lettre qu'il adressa il y a un mois à O'Connell. On sait qu'après avoir lu cette épître, l'agitateur irlandais donna à la famille de M. Lane Fox le conseil d'enfermer l'honorable député dans un établissement d'aliénés. Plusieurs amis de M. Fox ont regretté que sa famille ne se soit pas rendue à ce conseil, quand ils l'ont entendu dans la séance du 19, à la chambre des communes, prononcer un discours dont nous ne voulons pas priver nos lecteurs. Voici comment M. Lane Fox s'est exprimé :

« Mon motif pour exposer devant la chambre mes opinions sur l'état présent de l'Irlande est que je suis fermement convaincu que notre glorieuse constitution protestante, à laquelle l'acte de 1829 a fait une si large brèche est aussi bien la loi de Dieu que celle qui fut donnée aux Juifs sur le mont Sinaï. (Rires.) C'est mon opinion, et j'en appelle aux Écritures. Je suis, comme le ministre de l'intérieur, d'avis que la conciliation, à l'égard de l'Irlande, est épuisée. Le Christ lui-même a dit qu'il faut tirer le glaive pour la défense de l'Église, et à mon avis, il est temps d'en venir aux armes. (Rires.) Le Christ a dit à ses disciples : « Que celui qui n'a pas de glaive vende sa besace pour en acheter un. » Le temps est venu de tirer le glaive. Le prophète Isaïe (explosion de rires), le prophète a dit : « Vois mon serviteur, celui que je soutiens, mon élu dans lequel mon âme se délecte. J'ai mis mon esprit en lui, et il ira parmi les gentils. Il ne poussera point de cris, il ne fera point entendre sa voix dans les rues, il ne brisera pas un roseau, il n'agitera point la flamme de la cire qui brûle. » Eh bien ! y a-t-il dans ces îles britanniques un homme assez ignorant pour ne pas voir que le prophète parlait du jour où l'Angleterre devait secouer le joug de Rome par la révolution de 1688. (Toute la chambre éclate de rire.) Je maintiens que cela ne peut pas se rapporter à autre chose. (Redoublement de rires.) Puisque j'ai commencé, il faut que je dise à la chambre ce que je pense de Rome ; et pour cela je dois appeler l'attention sur la première révolution française, dans laquelle la France rejeta la religion chrétienne tout entière, et à la suite de laquelle les soldats se donnèrent pour souverain leur général. Cet homme est mentionné dans l'Écriture comme une des têtes de la bête de l'Apocalypse, c'est à dire de Rome. (Les rires redoublent.) Faites bien attention. Rome était la puissance sous laquelle la nation israélite était en sujétion au temps de la venue du Sauveur. (Ici la chambre ne se tient plus.) L'Écriture dit qu'il viendra huit rois. Il y en avait un du temps de la première prédication de l'Évangile. Il n'y a pas de puissance dans l'histoire qui ait eu autant de formes différentes de gouvernement que Rome. Les Romains ont eu des rois, des consuls, des décemvirs, des dictateurs,

des triumvirs, des empereurs. (Rires.—A la question !) Suivez bien mon raisonnement. Je veux prouver que l'empereur des Français était la septième tête de la bête, ou de Rome. (Les rires redoublent.) Il adopta la forme du gouvernement consulaire, et prit l'Aigle romaine pour emblème ; et les autres rois ayant été des païens, il se fit également païen, et il reconstruisit Mars, le dieu de la guerre. (Rires bruyants.) Mais il fut bientôt entraîné en captivité par le Dieu d'Israël ; et Mars, le Dieu qu'il avait adoré le laissa se retirer d'affaire comme il pourrait. (Explosions de rires.) Si la chambre veut me permettre de continuer, je lui dirai que Rome est aujourd'hui plus terrible qu'elle ne l'était quand elle fut couvée par la louve la vieille nourrice (*old wel nurse*) de Romulus et Rémus. (Nouveaux éclats de rire.) On m'appelle enragé, mais je vous rappellerai une anecdote du bon vieux roi George III, auquel ses courtisans disaient que lord Nelson était enragé. Sa majesté répondit : Plût à Dieu qu'il mordît quelques uns de mes amiraux ! (Rires.) Il faut que j'expose mon opinion sur l'avenir de l'Église de l'Angleterre. Après la transfiguration (ici les rires recommencent, et se prolongent pendant plusieurs minutes) ; faites bien attention à ce que je vous dis, et souvenez-vous de la réponse qui fut faite aux Scribes : « Elle viendra d'abord et rétablira toute chose. » Ceci fut dit après la décollation de saint Jean-Baptiste. (Nouvelle explosion de rires.) Soyez sûrs qu'elle n'est pas loin. Je vais vous dire d'où il viendra, et comment il viendra. (Rires.) Il y a une opinion dans le monde, selon laquelle la race d'Israël n'est pas tout entière déchue de la grâce. (A la question !) Le Seigneur a dit : « Je les enverrai dans les îles lointaines, et ils proclameront « ma gloire parmi les gentils ! » (Rires.) C'est dans ces îles britanniques où l'Église protestante a été plantée, que se trouveront ces Israélites. (Redoublement de rires.) Quand cette abomination des abominations, l'émancipation des catholiques, fut votée par le parlement, lord Eldon, le gardien de la conscience du roi, dit que, si cette mesure devenait loi, le soleil de l'Angleterre serait éclipsé. Et vraiment ce soleil a été obscurci par des ténèbres effroyables ; mais l'émancipation est rappelée, il brillera plus glorieusement que jamais. (Rires.) La puissance des ténèbres... (Ici un des amis de l'orateur le prend par son habit, et le force à se rasseoir au milieu d'une hilarité inextinguible de tous les côtés de la chambre.)

— La fin de la discussion engagée dans la chambre des communes, à l'occasion du bill des armes, a offert plus d'intérêt que le commencement. Sir Robert Peel a déclaré, au nom du cabinet tout entier, que jamais il ne consentirait à la séparation législative de l'Irlande et de l'Angleterre. Cette déclaration, faite avec solennité, achève de creuser l'abîme entre le gouvernement et les trois millions de repealers que réunit O'Connell. Un vif débat s'est ensuite engagé sur les destitutions de magistrats ordonnées par le lord chancelier d'Irlande.

## FRANCE.

— La poste aux pigeons est en ce moment très active entre Bayonne et Paris. Les boursiers reçoivent leurs nouvelles presque aussi promptement que par le télégraphe.

— Les équipages de campement partent tous les jours des grands magasins de l'île des Cygnes.

— Quatre-vingt-drapeaux, remportés par notre jeune armée sur les Arabes, sont déjà déposés aux invalides.

— Le grand muphti d'Alger, arrivé ces jours derniers à Marseille, est reparti presque immédiatement pour Alexandrie par le dernier paquebot d'Orient. Ce personnage, qui s'était rendu suspect depuis longtemps et qui entretenait, à ce qu'il paraît, des intelligences avec Abd-el-Kader, a été expulsé du territoire algérien ; le gouvernement n'ayant pas jugé convenable de tenir un homme de ce caractère dans la citadelle de l'île de Sainte-Marguerite, où se trouvent près de 200 prisonniers arabes, que sa présence et ses discours auraient sans doute fanatisés, a préféré l'envoyer en Egypte.

*Un souvenir de l'Empire.*—La mort récente du lieutenant-colonel Bon rappelle une anecdote qui se trouve consignée dans plusieurs mémoires historiques.

Ce militaire était fils du général Bon, qui avait glorieusement péri en Egypte, lors de l'expédition de Bonaparte. Sa mère vivait retirée à Romans avec une modeste pension de 600 fr., lorsqu'il fut placé à l'école militaire Saint-Cyr.

Un jour Napoléon se rendit à l'école pour y passer une grande revue des élèves ; au moment où il s'avancait sur le front de bataille, le jeune Bon fendit les rangs, s'approcha de l'empereur et lui remit une pétition.

« Qui êtes-vous ? lui dit l'empereur.—Sire, je suis le fils du général Bon, mort en Egypte. Ma mère a 600 fr. de pension.

—Berthier, répond vivement l'empereur, prenez note : 6,000 fr. de pension pour la veuve ; son fils est baron de l'empire avec une dotation de 2,000 fr., et qu'on lui donne un brevet de lieutenant dans un régiment de ma garde, à son choix. »

A quelques jours de là, le jeune Bon recevait son brevet et était incorporé dans un régiment de la garde.

— Une femme dont on a beaucoup parlé, Mlle Lenormand, la fameuse devinresse, est morte le 26 juin à l'âge de 72 ans. Elle laisse, dit-on, une fortune de 500,000 fr., à un neveu officier de l'armée d'Afrique.

— Le temple de Diane, dont les sculptures admirables viennent de recevoir l'hospitalité au Louvre, était à Magnésie, sur la côte d'Asie. Il passait pour être plus beau que celui d'Ephèse, dont il n'était éloigné que de deux myriamètres. Il avait été renversé par un tremblement de terre dans

Les premiers siècles du christianisme, et par un heureux hasard, les quatre faces avaient été jetées en dehors ; une s'est entièrement brisée sur un terrain sec et rigide ; les trois autres, de 70 mètres de développement, étant tombés sur un terrain élastique et humide, s'y sont en quelque sorte incrustées et parfaitement conservées. Ce sont ces trois faces que l'on voit en ce moment accompagnées d'un sarcophage de toute beauté, sur l'esplanade du Louvre, pour être nettoyées.

—A l'une des dernières séances de l'académie des sciences, il a été question d'un nouveau mode d'éclairage qui, s'il remplit les espérances fondées que donnent les premiers essais, aura de si énormes avantages sur tous ceux employés jusqu'à ce jour, que l'huile et le gaz lui-même ne sauraient tarder d'être mis à la retraite. Ce sont les huiles essentielles de houille et de schiste qui fournissent le nouveau combustible. Dans les appareils où on les emploie à cette fin, ces huiles passent à l'état de vapeur, et sont enflammées à quelque distance de l'orifice qui leur donne issue ; la magnifique lumière qui en résulte paraît au moins égale à celle que fournit le gaz. D'après le calcul des inventeurs, M. A. Busson et Rouen ; cet éclairage ne coûte que le sixième du prix de l'éclairage à l'huile, et le quart de celui de l'éclairage au gaz.

—On écrit de Bayonne, 15 juin : Lundi dernier, Biarritz a été témoin d'un trait de dévouement remarquable. Vers le milieu du jour, madame veuve M..., accompagnée d'une de ses amies et d'une domestique, se baignait au lieu appelé le Bassin ou la Chinève. A peine dans l'eau, elles se sentirent entraînées par un courant qu'elles ne pouvaient vaincre, et appelèrent du secours à grands cris ; quelques promeneurs demeurèrent impassibles sur la hauteur voisine, se renvoyant les uns aux autres le devoir de les secourir.

Un instant encore, et ces trois personnes allaient devenir victimes de leur imprudence, lorsque survint un très jeune homme, âgé de quatorze ans à peine, peu développé et peu robuste, mais excellent nageur ; c'était le nommé Chabat, apprenti cordonnier. En présence du danger, le jeune Chabat n'écoute que la voix de l'humanité. Sans consulter ses forces, il s'élança, et sauva l'une après l'autre deux de ces infortunées, la dame et la domestique. Mais la troisième a disparu dans les flots. Chabat se précipite encore, la cherche et la saisit sous les eaux, et, à force de courage et d'efforts parvient à la déposer sur le rivage, vivante encore.

*Triste dévouement paternel.*—Les opérations du conseil de révision ont amené dans l'arrondissement de Cahors un de ces événements qui attestent que l'amour paternel peut être porté jusqu'à un fanatisme coupable.

«Un paysan de la commune de Saint-Cirq, dit le *Radical du Lot*, avait vu arriver l'époque du tirage avec cette anxiété douloureuse que le préjugé entretient parmi nos populations. Le jour venu, il avait suivant l'usage, accompagné au chef-lieu son fils aîné, conscrit de la classe 1842. Le jeune homme met la main dans l'urne, et il pâlit lorsqu'il apprend que le sort lui a été contraire. Jean Lafon s'apprête alors à déclarer devant M. le conseiller une de ces infirmités banales qu'il est reçu ici d'alléguer pour forme de précautions, lorsque le père s'avance, entraîne son fils, et laisse échapper ces paroles qui doivent recevoir le jour même une funeste consécration : «Sois tranquille, Jean, je trouverai le moyen de t'en tirer.»

«En effet on dine tristement, et l'on reprend en nombre le chemin du village. On arrive presque sans accident, mais il reste la rivière à passer. On entre dans le bac, et le trajet était à demi-fait, lorsque tout à coup le vieux Lafon s'élança de la barque ; son fils, les voisins, sautent après lui ; mais, soit que sa volonté ait été inébranlable, soit que l'asphyxie ait été instantanée, il oppose à tous les efforts une résistance inerte, et lorsqu'on parvient à recueillir son corps, tous les secours, tous les soins sont inutiles. L'inflexible chef de la famille avait tenu sa parole, et son fils se trouvait dès ce moment, exempté du service militaire, comme fils aîné de veuve.»

—Voici un trait de piété filiale qui mérite d'être rapporté :

M. Demery, agent d'affaires à Douai, venait de passer contrat avec un jeune ouvrier de cette ville, nommé Delpanque, qui entrait au service en qualité de remplaçant. Se fiant sur le caractère et sur la probité du jeune homme, M. Demery avait consenti à lui compter 1,200 fr. francs, aussitôt après la signature de l'acte. Tous deux, au sortir de l'étude du notaire, se dirigent vers une auberge voisine où le père du remplaçant avait été prié de les attendre ; là, en présence de plusieurs témoins qui nous ont raconté le fait, l'ouvrier s'approchant d'un vieillard dont l'extérieur porte l'empreinte de la souffrance et de la misère, lui dit : «Tenez, mon père, voilà pour vous : prenez ces douze cents francs et qu'ils servent à soulager votre pauvreté ; moi, je vais être soldat, je n'ai pas besoin d'argent, puisque mon pain m'est assuré.»

ESPAGNE.

—Le régent a rendu le 24 juin un décret fort curieux. L'avancement d'un grade est accordé en masse à tous les officiers et sous-officiers de l'armée qui sont restés fidèles au gouvernement. Tous les sous-officiers et soldats qui se trouvent dans le même cas, ont été décorés de la croix d'Isabelle II, et la durée de leur service a été diminuée d'une année. Tous ceux qui, par suite de cette dernière mesure, auraient dès à présent droit à leur congé définitif, le recevront aussitôt que la paix aura été rétablie, et seront gratifiés, à leur rentrée dans leurs foyers d'une pension viagère d'un réel (25 centimes par jour). Enfin les mêmes grâces sont offertes à tous les officiers, sous-officiers et soldats qui, se trouvant en ce moment dans les rangs de l'insurrection, en désertant pour se rallier au gouvernement du régent.

—La *Prosperidad* (4 juillet) annonce qu'un commissaire de la municipa-

lité de Palma, capitale des îles Baléares (qui s'est prononcé le 27 juin), vient de prendre les ordres de la junte gouvernementale.

—Un supplément à l'*Imparcial* de Barcelone du 4 public la dépêche suivante :

*Armée de Catalogne.*—Le commandant-général de la 3e. division de ce corps d'armée mande au capitaine-général de ce district, en date d'hier :

«J'ai l'honneur de vous communiquer les nouvelles que j'apprends par le télégraphe de Perpignan et par d'autres voies sûres. Le général Van-Halen a été mis en déroute : ses troupes l'ont abandonné. Pampelune et la citadelle se sont prononcées avec la garnison. J'ai appris que l'ancien gouverneur de cette ville, le général Ruiz et le fils de Zurbarano, qui tenaient cette province dans l'inquiétude, sont partis de Perpignan pour Saragosse.—Dieu sauve la patrie et la reine !

«Le commandant-général NARCISO DE AMETLER.

«Pour copie conforme, «Le général chef d'état-major LASANCA.»

—Le même journal annonce qu'il a reçu de Madrid une lettre ainsi conçue :

«Le ministre Laserna est allé préparer la retraite à Cadix. Ce serait là que l'on voudrait qu'eût lieu l'assemblée des cortès si on pouvait emmener la reine de Madrid ; le moyen que l'on emploierait serait la supposition d'un voyage d'agrément à Aranjuez. Mais on pense que la milice s'opposerait à l'exécution de ce plan.

«On dit qu'Espartero n'a pas plus de 3,700 hommes et 400 chevaux auprès de lui. Le fort de Chinchilla tient toujours.»

—Le journal ministériel du soir publie les dépêches télégraphiques suivantes :

Bayonne, le 9 juillet.

Badajoz s'est prononcé le 1er : les troupes ont adhéré. Le capitaine-général et le chef politique se sont retirés. Jaen s'est prononcé le 29.

Le général Aspiroz a été nommé capitaine-général de la Vieille-Castille par la junte de Valladolid.

Barcelone, le 6.

Zurbarano a évacué Balaguer.

Serrano était à Tarreya le 4, où il organisait l'armée.

Barcelone, le 7.

Narvaez a attaqué, le 3, le brigadier Enna et débloqué Teruel. Les 1er et 3e. bataillons de la princesse, un bataillon d'Isabelle II et un escadron de cavalerie de l'infante sont passés à Narvaez.

Le 4, Narvaez s'est rendu à Daroca, qui s'est prononcé.

Le régent était à Albacete le 5.

—L'*Eco de l'Aragon* du 9, déclare savoir positivement que Narvaez qui était à Daroca le 5, s'était retiré du côté de Teruel, peu satisfait de son expédition malgré les ressources que lui ont données les juntes qui ont grevé les populations d'un trimestre de contributions. Ses forces, malgré l'incorporation des compagnies de la Princesse et d'Isabelle II, prononcées à Maicas et l'Almina et la cavalerie venant du dépôt d'Alcala, n'atteignent même pas le chiffre de 4,000 hommes.

La junte de Catalogne vient de recevoir une communication de celle de Alca, accompagnant divers plis que le gouvernement adressait aux généraux Scoane, Enna, Zurbarano et autres, desquels il résulte que leurs troupes n'ayant pu pénétrer dans Barcelone, il est ordonné à Scoane de se replier rapidement sur Saragosse, et à Enna sur Guadalajara, vu l'attitude imposante de Barcelone. D'autres communications plus ou moins importantes sont interceptées ; mais la plus essentielle, celle qui dévoile l'agonie des ayacuchos est une lettre autographe d'Espartero à Scoane, dans laquelle après les recommandations ci-dessus, il reconnaît les progrès du pronunciamiento et ajoute :

«J'allais marcher sur Valence ; mais l'attitude hostile de la province et la résolution des troupes aux ordres des généraux Concha, Pezucla, Narvaez et autres me font retrograder vers Ocana avec d'autant plus de raison, que les pronunciamientos de Burgos et de Valladolid rendent désormais impossible le plan primitif.

13 juillet.—Le 9, Serrano, Cortinez et leurs états-majors sont entrés à Lérida.

Durant la nuit du 7 au 8, le régent a quitté Albacete et Chinchilla, se dirigeant sur Balazote, route d'Andalousie.

Les trois bataillons de Saboya, en garnison dans la ville et le château de Lérida, se sont prononcés le 11 : ils ont été relevés par d'autres corps, à Lérida, où est le quartier-général de Serrano, de Cortinez et de Castro, lequel conserve le commandement de la première division. L'avant-garde de Prim s'est portée de Fraga sur Mequinenza.

Madrid, le 10.

Madrid est déclaré en état de siège.

Perpignan, le 14.

La junte centrale de Catalogne, composée de deux députés de chaque province, s'est installée, le 11, à Barcelone.

La frégate espagnole *Cortez*, s'est prononcée à Algésiras. La batterie montée du brigadier Enna, un bataillon d'Isabelle II, le 3e. bataillon et une compagnie de la Princesse, et 400 chevaux ont rejoint Narvaez, en sus des troupes qui étaient déjà passées avec lui.—(*Moniteur*.)

«Le Castor, arrivé, sur notre rade cette après-midi, nous apporte les nouvelles suivantes en date du 10 juillet au soir :

Van-Halen a abandonné le parti d'Espartero.

Le gouvernement provisoire a promis 5 réaux par jour à chaque soldat qui abandonnera Zurbano, et le grade d'officier à chaque sous-officier. Les déserteurs arrivent en foule dans l'armée de Castro.

La ville de Barcelone a donné une médaille en or au consul-général français et au commandant Gatier, pour leur belle conduite.

Le commandant de Montjuich a promis de ne pas tirer sur la ville tant qu'on ne l'attaquerait pas.

La marche du régent sur Balazote, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, est un mouvement de retraite. A Albacete Espartero menaçait l'insurrection de Valence, occupait la grande route de Madrid et pouvait lier ses opérations avec l'armée d'Aragon et de Catalogne. En se dirigeant sur Balazote, le régent semble renoncer définitivement à tous les avantages de cette position: il se retire devant l'insurrection de Valence, il abandonne la grande route de Madrid et perd ses communications avec Séoane et Zurbano.

Balazote est à une journée de marche d'Albacete, dans la direction de l'Andalousie et de l'Estramadure.

Mais, au moment où nous parlons, ce mouvement du Régent n'a plus qu'un intérêt secondaire. C'est à Madrid que la crise va se décider. Quant à la situation politique de la capitale, on vient de voir par la dépêche de ce jour que Madrid est en état de Siège. Quand à la question militaire, trois corps d'armée menacent à la fois la capitale, venant de trois directions différentes: d'une part, la garnison de Badajoz sous les ordres du général Urbina grossie par l'insurrection; au nord, les généraux Aspíez et Amor venant de Valladolid avec un corps d'armée de huit à dix bataillons, cinq cents chevaux et deux batteries d'artillerie de campagne; enfin, du côté de l'Aragon le général Narvaez qui commande le corps d'armée le plus considérable depuis sa jonction avec les troupes d'Enna et avec les renforts qui lui sont venus de Calatayud et de la Catalogne.

Le plus rapproché de ces corps est celui du général Aspíroz qui s'avance par la Guadarrama. La capitale n'a pour sa défense au dehors que la petite colonne mobile du général Iriarte, qui manœuvre dans la province de Cuenca, et un détachement de cavalerie du régiment de Lusitania et quelques compagnies de la milice nationale sorties tout récemment de Madrid pour soumettre Alcalá et Guadalaxara.

Cette situation rend inexplicable le mouvement d'Espartero qui vient de quitter la grande route de Madrid. Il est certain que s'il voulait marcher au secours de la capitale il éprouverait beaucoup plus de difficultés à opérer par Balazote qu'il n'en aurait eu par Albacete.

On s'attend toujours à Madrid à voir le ministère Mendizabal exécuter le projet dont nous avons plusieurs fois parlé, de transférer à Cadix le siège du gouvernement et d'y conduire la reine. Les opérations de Van-Halen en Andalousie ont accrédité de nouveau ces rumeurs. *Toulonnais.*

En Catalogne, on peut dire que l'insurrection est complètement maîtresse du pays. Les bataillons laissés par Zurbano à Lérida ont suivi l'exemple du corps d'armée d'Enna et de la garnison de Calatayud. Il reste le petit fort de Montjoui qui ne s'était pas encore rendu le 10, mais dont la garnison entretient avec les habitants de Barcelone des relations amicales.

La nomination du général Cortínez, ancien officier du génie, très considéré et très estimé dans l'armée, était capitaine-général de la Catalogne avant l'insurrection. Le choix de la junta a eu pour résultat de faire disparaître toute rivalité entre les trois nouveaux commandants, Prim, Castro et Chacón. Cette armée est considérablement augmentée. En outre, la junta a fait réunir, le 10, à Igualada, 18,000 miliciens, et le colonel Ametller a reçu l'ordre de rejoindre avec une colonne composée de 4,000 hommes de troupes de ligne et de carabiniers.

Le 9 est arrivé à Barcelone un député de la junta de Valence, annonçant que M. Lopez se dispose à se rendre dans cette dernière ville, et que les autres membres de son ministère y seront prochainement réunis.

(*Journal ministériel.*)

Il résulte d'un calcul publié par l'*Eco del comercio* du 8, que le chiffre des habitants des provinces prononcées s'élève à 9,095,593. Celui des habitants des villes restées fidèles est de 2,646,132.

—Un journal anglais dit avoir reçu les nouvelles suivantes:

« L'inaction d'Espartero ne doit être attribuée qu'à des souffrances fort vives qui le tourmentent en ce moment, par suite de la recrudescence d'une maladie à laquelle il est sujet.

« Au reste, quelques amis du régent voudraient que lors de la réunion des cortès on proposât de proclamer immédiatement la majorité de la reine et son mariage avec le fils de l'infant François de Paule.

DANEMARCK.

—On écrit de Copenhague, le 21 juin:

« Hier au soir, le quartier le plus riche et le plus peuplé de notre capitale, celui de Christianshavn, a été le théâtre d'un incendie terrible, et qui, bien que circonscrit dans un espace plus étroit, a eu une intensité égale à celle de l'épouvantable embrasement causé par le bombardement de Copenhague en 1807, par les troupes anglaises.

« A neuf heures et demie, le feu se déclara dans le grenier rempli d'agres d'un des vastes magasins du chantier de construction appartenant à la maison Jacques Holm et fils de notre ville, et de là il se propagea à l'instant même aux magasins et aux chantiers voisins, qui contenaient une très grande quantité de matières inflammables, telles que bois, cordages, chanvre, lin, goudron, brai, huile, etc. Les étincelles qui jaillissaient de ce foyer, furent

portées par un fort vent, qui soufflait du nord-ouest, sur une quantité d'environ deux mille tonneaux de houille qui se trouvaient au centre du chantier, et, au bout d'un quart-d'heure, le vaste chantier, et tous les bâtiments qui l'entourent des trois côtés, ressemblaient à une mer de feu dont les vagues s'élevaient jusqu'aux nues. L'embrasement ne tarda pas à atteindre les rez-de-chaus-sées et les étages inférieurs des magasins, qui étaient remplis de futailles de rhum, arrivées par la dernière flotille marchande de Ste. Croix et de Saint-Thomas (Amérique). Ce liquide enflammé s'élança avec une violence extrême dans le canal qui borde le chantier du côté nord, et bientôt ce canal ressemblait, dans toute la force du terme, à un torrent de lave vomi par un volcan. Ce grandiose et terrible spectacle avait attiré une foule immense qui se pressait sur le pont de Knippel ainsi que sur le Long-Pant.

« Aussitôt que le rhum allumé se fut répandu dans le canal, les navires qui s'y trouvaient à l'ancre se réfugièrent dans le port proprement dit; mais dans leur fuite précipitée, deux d'entre eux échouèrent, et furent atteints par le feu, qui se communiqua au quai en bois, dont une grande partie s'em-brâsa.

« Les pompiers, les sapeurs, les artilleurs, et une grande partie de notre garnison, accoururent au premier signal; mais comme l'eau était impuissante contre les matières en combustion, ils réunirent tous leurs efforts pour préserver de l'embrasement deux édifices importants qui avoisinent les chantiers de MM. Holm, savoir: l'église réformée de Saint-Frédéric et le laboratoire de l'artillerie, lequel renfermait, au moment du désastre, environ cent quintaux de poudre dont l'explosion aurait pu détruire la majeure partie du quartier de Christianshavn. Cette entreprise a été couronnée d'un plein succès.

« Ce matin, à dix heures, les cloches ont annoncé que l'on était maître du feu, qui brûle encore sous les débris des bâtiments.

« Tous les nombreux magasins du chantier, et dont la plupart étaient remplis du haut en bas de denrées coloniales, de thés, de cotonnades des Indes Orientales, d'épiceries, de bois d'acajou, ont été dévorés par les flammes. De fortes quantités de sucre fondu inondent une partie du chantier, et l'on voit des pauvres en recueillir dans des pots.

« Les deux navires atteints par le feu, ont été consumés en grande partie et le quai en bois, dans toute l'étendue du chantier, est tellement endommagé, qu'il faudra le refaire.

« On ne saurait encore évaluer le dommage. Les magasins et les autres bâtiments détruits, sont assurés à eux seuls, à la Compagnie générale des assurances d'immeubles, pour 400,000 rixbankdalers, ou environ un million de francs.

« La perte totale doit s'élever au moins à 8 millions de rixbankdalers, ou 5 millions de francs.

« Trente-deux hommes, tant pompiers que militaires, ont été blessés plus ou moins grièvement; sept pompiers, quatre sapeurs et un lieutenant d'artillerie ont été tués.»

ALGERIE.

—On lit dans le *Moniteur algérien* du 10 juin:

« M. le gouverneur-général, après avoir parcouru dans tous les sens la Dakhara, dont les populations sont venues à lui en protestant de leurs dispositions pacifiques, est rentré le 5 de ce mois à Orléan-ville, d'où il est parti le 7 pour se porter sur l'Oued-Riou, afin de se mettre en contact avec le lieutenant-général de Lamoricière. Les Sen-djees, grandes et puissantes tribus que la colonne expéditionnaire est allée chercher dans les montagnes de l'Ouarsenis, viennent de faire leur soumission.—A l'exception de Zeini et de quelques chefs de sa faction, tous les autres chefs se sont présentés au milieu de nous.

« Ainsi nous dominons maintenant, sans contestation, tout le pays d'Orléan-ville, et spécialement toute la rive droite du Chelif. Notre communication avec Ténès est parfaitement libre; les Européens commencent à y circuler comme sur la route d'Alger à Blidah.

« Déjà nos marchés sont abondamment pourvus de toutes choses apportées par les Arabes des environs. On ne saurait assez se féliciter de ces heureux résultats, puisqu'ils auront pour effet d'accélérer considérablement le développement des deux nouveaux établissements qui viennent d'être créés tout récemment dans cette contrée.

« La colonne aux ordres de M. le lieutenant-général Changarnier est rentrée à Milianah le 7, pour y prendre un peu de repos et se remonter en effets d'habillements et de chaussure, afin d'être en état de se remettre prochainement en campagne.»

AMÉRIQUE.

*Guerre entre les Sauvages.*—Un journal de Saint-Louis (Missouri), du 11 juillet, annonce qu'il est arrivé la veille cinq bateaux, venant du fort George, sur la rivière Plate, en 36 jours, avec 1200 ballots de robes du buffle consignés à P. Chouteau et compagnie. Les voyageurs rapportaient que les Sioux faisaient des préparatifs pour attaquer les Pânis, et que toutes les tribus sauvages sur la Plate étaient en guerre les unes avec les autres.

Le même journal dit sous la date du 13:

« On nous a laissé voir une lettre écrite par un forgeron des Etats-Unis à Willow-Creek (pays des Pânis) à l'un de ses amis en cette ville, en date du 29 juin, dans laquelle il fait le récit des meurtres commis par les Sioux sur les Pânis. La femme du forgeron a été aussi une de leurs victimes. Elle a été tuée d'un coup de fusil le 27 à 7 heures du matin. Le mari avait cher-

ché à la sauver en l'enfermant dans la boutique ; mais les sauvages enfoncèrent la porte qu'elle n'avait pas eu le tems de fermer au verrou. Après avoir tué la femme, ils se mirent à battre le forgeron à coups de fouet, mais sans lui faire beaucoup de mal. Pendant ce temps ils avaient leurs fusils armés prêts à faire feu. Les sauvages tuèrent aussi Lachapelle, l'interprète des États-Unis, qui était dans ce pays depuis 25 ans, ainsi que le capitaine Bleu premier chef des Pânis-Tappages et beau-père de l'interprète, un gendre du chef Moulin, et plusieurs autres chefs et braves, jeunes gens, femmes et enfants.

« On ajoute que sur 41 loges, 21 des plus grandes ont été brûlées, et la plupart des chevaux volés ou tués sur la place. Les Pânis avaient laissé leurs villages pour aller à la chasse du printemps. Willow-Creek, d'où cette lettre est datée, est à 150 milles au-dessus de l'embouchure de la rivière Plate, et les Sioux sont à 250 milles plus loin. Ces sauvages avaient manifesté des sentimens hostiles en plusieurs occasions pendant l'hiver, et l'on s'attendait depuis quelque temps à cette agression contre les Pânis. On dit que les États-Unis se sont engagés par traité de protéger les Pânis contre de telles invasions, et nous sommes surpris qu'on n'ait pas fait quelques efforts pour empêcher ces meurtres. Si les sauvages ont droit à une protection, ceux qui sont au service du gouvernement peuvent assurément la réclamer. »

M. Berliot, poète-caporal dans la garde nationale de Paris, ne s'exprime jamais autrement qu'en vers, même pendant le service, ce qui a amené, à l'une des dernières gardes montantes, quelques inconveniens dont lui demande compte le conseil, et M. Berliot, fidèle à ses habitudes, a toujours soin de donner une rime correspondant au dernier mot de la question qui lui est adressée par le président.

Voici comment l'Audience rapporte les faits :

Le président à Berliot.—Est-il vrai, Monsieur, que vous avez mis le poste en plein désordre ?

BERLIOT.

Je suis fait pour servir comme les chiens pour mordre,  
L'huisier pour empoigner, le diable pour rôtir ;  
Et je fait mon devoir, sauf votre bon plaisir.

Le président.—Je vous engage à parler en prose et à expliquer pourquoi vous avez donné consigne en termes inintelligibles ?

BERLIOT.

Je suis prêt à jurer sur quatre-vingt-dix bibles,  
Onze cents bréviaires, vingt devoirs du chrétien,  
Que de ce délit-là, Messieurs, il n'en est rien.

Le rapporteur.—Voici comment se sont passés les faits : M. Berliot avait à placer à la grille des Tuileries un M. Kollmann, chasseur de la légion, qui joint à l'avantage d'être tailleur le privilège d'être Alsacien. Le conseil saura que M. Kollmann entend fort peu le français.

Voici la consigne qui lui fut transmise par le délinquant :

Va, marche ! veille au grain, chasseur, et sois ingambe,  
Méfie-toi du feu, des chiens levant la jambe,  
Des braves en casquette et des buveurs impurs,  
Qui viendraient digérer de force au long des murs ;  
De la grille à cinq pas, garde que tu ne bouges,  
Ne porte pas ton arme aux bouquets d'œillets rouges,  
Fais la guerre aux paquets, tiens-toi droit, ne crains rien.  
Tu feras le devoir d'un soldat citoyen.

Le président.—Et l'Allemand tailleur comprit-il la consigne ?

BERLIOT.

Ce brave m'a semblé d'une épaisseur insigne.

Le rapporteur.—Il n'a pas été possible de vous comprendre ; le service d'ordre public a besoin d'être prescrit en termes simples. Au lieu de se tenir d'une manière digne, notre homme a été croiser la haïonnette sur tous les caniches qui passaient, prétendant qu'il exécutait ainsi vos volontés....

BERLIOT.

Germanique tailleur ! mes esprits dégoûtés  
N'ont pas pu parvenir à te tracer la route ;  
Puisse-t-on la farine aux tonneaux de choucroute ?

Le président.—Pourquoi a-t-il été ainsi faire la guerre aux bêtes ?

Le rapporteur.—Le caporal lui avait dit de se mêler des chiens levant la jambe ; or le conseil sait que c'est le mouvement indispensable à toutes les créatures pour opérer l'action de marcher. Il s'ensuit que la naïve sentinelle a causé une véritable insurrection de bassets, de canichets et de dogues de toute espèce.

BERLIOT.

Je n'ai jamais parlé de chiens marchant en laisse ;  
Attaquer un captif ce n'est pas généreux ;  
Messieurs, rendons honneur aux roquets malheureux.

Le conseil, statuant sur le fait, condamne M. Berliot à la réprimande.  
Me le rapporteur.—Eh bien, M. Berliot, riez-vous toujours ?.....

BERLIOT.

Oui, les vers sont encor mes plus chères amours,  
Et je consens, Messieurs, qu'on m'accuse d'un crime,  
Si jamais en parlant je manque d'une rime.

Le rapporteur.—Si vous récidivez, je vous mets à l'index.  
Berliot (après avoir cherché en vain une rime masculine) :  
Je vous fais sur la tête un accent circonflexe.

LA DANSE DES CLOCHES.—Le *Propagateur de l'aube* raconte très-sérieusement qu'un phénomène assez étrange s'est manifesté il y a quelques jours à Troyes, dans un jardin appartenant à M. Bodié, propriétaire.

« Vers onze heures du matin, et par un temps calme, dit-il, le sieur Bodié était avec deux personnes au milieu de son jardin, lorsque tout à coup un murmure mêlé de sifflemens se fit entendre. En portant leurs yeux vers la direction du bruit, les personnes présentes virent un carré de choux violemment agité. Les têtes de choux se heurtaient les unes contre les autres, en sens contraire, au point d'ébranler leurs racines. Un instant après, ce mouvement extraordinaire cessa complètement, et treize ou quatorze cloches à melons s'élevèrent à plusieurs reprises dans les airs, depuis cinq jusqu'à quinze pieds de hauteur, montant et descendant tour à tour, en s'entrechoquant. Chaque cloche, dont le heurt brisait un des carreaux, retombait immédiatement à terre.

« Après cinq ou six minutes de cette danse fantastique, le calme se rétablit et le sieur Bodié se mit à la recherche de ses cloches. La plupart gisaient aux environs du lieu où elles étaient primitivement placées ; mais deux ou trois avaient été portées à plus de cent pas.

« Ce phénomène, qui a fort effrayé les voisins superstitieux, a probablement été produit par une trombe.

« Il est à remarquer que les cloches sans soudure, coulées d'un seul jet, et qui se trouvaient au même endroit que les autres, n'ont pas bougé. »

#### AVIS.

UNE DEMOISELLE bien instruite dans la musique, désire se placer comme INSTITUTRICE ou comme MÉNAGÈRE dans une famille respectable.—Pour information s'adresser à ce bureau.

#### A VENDRE À CE BUREAU

PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE, D'HISTOIRE DU CANADA suivi de quelques NOTIONS GRAMMATICALES pour faciliter aux enfans l'étude de la langue anglaise à l'usage des Ecoles du diocèse. 1<sup>re</sup> édition. Prix, 15 sols.

EN VENTE À CE BUREAU,

LE

PETIT MANUEL

DE

LE CŒUR DE MARIE

du Très-Saint et Immaculé

CŒUR DE MARIE,

Etablie dans l'église cathédrale de Montréal, le 7 février 1841.

QUATRIÈME ÉDITION EN CANADA,

AVEC L'APPROBATION DE MGR. DE MONTRÉAL

LE SOUSSIGNÉ a l'honneur de prévenir Messieurs les Ecclésiastiques qu'il a amené de France un assortiment d'ORNEMENTS pour Eglise qu'ils pourront voir chez J. D. BERNARD, écrivain, rue St. Paul, consistant en :

Chandeliers d'autel et Croix assorties, Chandeliers d'acolytes pour bancs d'œuvre et Croix.

Flambeaux et girandoles pour saluts du St. Sacrement, argentés et dorés. Encensoirs et Navettes argentés et en argent ; Ciboires, Calices et Ostensoirs de diverses grandeurs, en argent et argent doré ; d'autres avec pieds et tiges en bronze doré et argenté.

Des Croix de procession de diverses grandeurs, argentées et rayons dorés ; des Bénitiers et Goupillons argentés, des Lampes pour églises.

Des Burettes en argent et argent doré, avec les plateaux assortis en argent ou en bronze ; des Boîtes aux Saintes-Huiles en argent, des Couronnes pour Ostensoirs dorés, etc., etc., etc.

Sous peu de jours un très riche assortiment de chasubles, galons or fin et brodés, des aubes en batiste avec broderies très riches, des surplis pareils des étoles pastorales riches et autres effets qui seront remis à Messieurs les Ecclésiastiques à des prix très modérés. Les envois seront faits sur la demande et désignation.

Montréal, le 23 juin 1843.

F. DE MONTRAVEL.

#### CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

On s'abonne au bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROUX, libraires de cette ville.

Prix des annonces.—Six lignes et au dessous, 1<sup>re</sup> insertion, 2s. 6d.

Chaque insertion subséquente, 7½ d.

Dix lignes et au-dessous, 1<sup>re</sup> insertion, 3s. 4d.

Chaque insertion subséquente, 10d.

Au-dessus de dix lignes, 1<sup>re</sup> insertion par ligne, 4d.

Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P<sup>TR</sup>E. DE M<sup>ON</sup>T<sup>R</sup>ÉCHÉ  
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET.